

# Un conte de septembre, ou la mère des victoires

écrit par Claude Laporte | 2 septembre 2024

*Je vais vous conter l'histoire authentique d'un pays qui était attaqué par un voisin deux fois plus fort. Un ennemi qui voulait le rayer de la carte et qui était beaucoup plus fort que lui sur tous les plans – économie, démographie, industrie, technique, préparation militaire. Le pays envahi se battait avec bravoure et tout son peuple était décidé à se battre jusqu'à la mort. Mais il venait de subir, le 22 août, le jour le plus sanglant de son histoire millénaire. Depuis dix jours son armée reculait sans interruption – en bon ordre toutefois. Le gouvernement avait déjà évacué la capitale. Le généralissime et le gouverneur militaire étaient décidés à mourir dans l'honneur plutôt que de la déclarer ville ouverte. Un miracle n'aurait pas suffi pour sauver le pays.*

Mais voici que l'état-major des envahisseurs donne à sa 1<sup>re</sup> armée l'ordre de ne plus marcher plein ouest, vers la capitale du pays envahi, mais de se détourner vers le sud.

S'il n'avait pas donné à cette armée l'ordre d'infléchir sa marche...

Mais voici qu'un peloton de cavalerie a pris sur un officier ennemi l'ordre de conversion vers le sud de ladite 1<sup>re</sup> armée.

Si l'officier n'avait pas croisé la route des cavaliers...

Et voici surtout que les cavaliers, qui se trouvaient en enfants perdus dans les lignes ennemies, arrivent à faire parvenir le document au gouverneur militaire.

Si le document n'avait pas réussi à passer...

Le gouverneur militaire, avant même d'en avoir référé au généralissime, renonce à la défense statique de la capitale : la garnison attaquera l'envahisseur de flanc ; les circonstances font que la meilleure défense, c'est l'attaque.

Si le gouverneur militaire n'avait pas fait preuve d'initiative...

Le généralissime analyse les informations transmises par le gouverneur militaire. Il sait que, si la bataille est gagnée, on disputera du nom du vainqueur, mais que si elle est perdue, il sera le seul à l'avoir perdue. C'est un ancien officier du génie. Il connaît sa trigonométrie. Il sait qu'à partir du moment où la 1<sup>re</sup> armée ennemie fera un certain angle par rapport à la capitale, elle exposera son flanc à la contre-attaque, sans pouvoir jamais redresser sa marche.

Si le généralissime n'avait pas été un officier du génie...

Il calcule que ce point au-delà duquel plus aucune inflexion vers l'ouest n'est possible sera atteint dans deux jours. La contre-attaque aura lieu le troisième jour. Encore deux jours de patience, de recul et d'humiliation.

Si le généralissime n'avait pas été patient...

Il écrit au ministre de la Guerre, qui est parti avec le gouvernement et qui lui laisse de toute façon carte blanche, que la bataille qui va s'engager sera peut-être décisive, mais qu'elle comprend aussi une probabilité très élevée de défaite finale si l'action que le généralissime a conçue échoue : alors il n'y aura plus d'armée, la demande d'armistice sera

inévitable, le pays aura perdu la guerre en cinq semaines et le généralissime lui-même sera à jamais frappé d'opprobre.

Si le généralissime n'avait pas pris la décision d'abattre toutes ses cartes sur un seul coup...

Et le soir, dans sa solitude et son angoisse, le généralissime rédige l'ordre de contre-attaque qui sera porté à toutes les unités :

*« Ordre du jour du général commandant en chef.*

*Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer, devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles aucune défaillance ne peut être tolérée. »*

IV<sup>e</sup> A R M E E

ETAT-MAJOR

MESSAGE DU COMMANDEANT EN CHEF

-§-§-§-§-§-

6 Septembre, 9 heures.

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le Salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi.

Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Signé: JOFFRE.

Message à communiquer immédiatement à tous, jusque sur le front.

Si le généralissime n'avait pas su trouver les mots qu'il fallait...

## Debout les morts

Et, prodige, des hommes harassés, fourbus, qui ont marché vers l'ouest depuis deux semaines, portant sur leurs épaules le fardeau de la défaite probable, sont capables de repartir vers l'est. On peut parler du patriotisme, de la discipline, de la peur de la sanction, de la haine de l'envahisseur. Mais il y a quelque chose de plus fort que ça. L'affection pour les camarades, la confiance dans les officiers, l'esprit de corps, ne pas abandonner les copains, le sacrifice, partir à l'assaut avec les copains, ne pas être le seul à s'en tirer quand la terre boit le sang des copains.

Si l'armée n'avait pas gardé sa cohésion...

Le général prenant le commandement de la 6<sup>e</sup> division de la 5<sup>e</sup> armée sera lui-même étonné d'être acclamé par la troupe quand il viendra, à cheval, faire un tour rapide de ses unités pour leur annoncer qu'elles allaient être jetées dans la bataille. L'envahisseur reconnaîtra lui-même que ce qu'avaient fait là les cadres et la troupe leur semblait inimaginable : *« que des hommes ayant reculé pendant dix jours, que des hommes couchés par terre à demi morts de fatigue puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle nous n'avions jamais appris à compter ».*

Si le soldat n'avait pas préféré mourir pour sa terre et sa langue que de vivre à genoux...

Tout ce qui porte un fusil et qui n'est pas engagé dans des combats défensifs sera jeté sur la 1<sup>re</sup> armée ennemie, celle qui expose son flanc. Tout ce qui a des roues sera réquisitionné. La section du Chiffre regroupait les éléments les plus doués de l'armée, mathématiciens, statisticiens et linguistes, mais cela ne devait pas se savoir. Après trois jours de contre-offensive, la section du Chiffre intercepte un message de la 1<sup>re</sup> armée ennemie à son état-major. Ils ne détruiront pas les unités qu'ils visaient et ils ne prendront pas non plus la capitale. Ils se replient vers l'est. Le message est transmis au grand quartier général. La bataille se poursuivra encore quatre jours, mais elle est déjà gagnée. La guerre se poursuivra encore quatre ans, trois mois et deux jours, mais le pays envahi est déjà sauvé et ses soldats le libéreront village par village et maison par maison.

Le généralissime a subi une tension que peu d'hommes ont connue. Pour la première fois depuis des semaines, il va

dormir sans avoir l'impression qu'on chevauche sa poitrine. Il sait que la guerre n'est pas finie et qu'elle va durer longtemps. Il sait encore qu'on le rendra responsable de la mort de ceux qui sont tombés dans cette bataille et la précédente et qu'on oubliera que ce n'est pas lui qui a déclaré la guerre. Cela lui importe peu. Un pays mal préparé à la guerre et en état d'infériorité patente par rapport à l'adversaire a livré une bataille au bord du gouffre et l'a gagnée. Cette fois-ci, il n'y aura pas d'encerclement de l'armée et pas de siège de la capitale. Ce régime ne tombera pas comme le précédent. La mission est accomplie et c'est cela, cela seul, qui compte. Même s'il a commis des erreurs, le généralissime s'est montré à la hauteur de circonstances peu communes. Le commandement en chef, l'encadrement et la troupe ont fini par surclasser une armée ennemie qui était la meilleure du monde.

Lecteur, tu l'as bien sûr deviné. Cette bataille, c'est la bataille de la Marne, du 6 au 13 septembre 1914. La mère de toutes les batailles, la mère de toutes les victoires, celle qui a scellé le destin de l'Europe, car, plus jamais à aucun moment des deux guerres mondiales, l'Allemagne n'a retrouvé la situation de supériorité totale qu'elle avait au début de septembre 1914.

*« La bataille de la Marne s'inscrit dans cette perspective stratégique : elle sauve un pays, elle sauve une entente, elle sauve aussi une certaine notion du droit dans les rapports entre les nations. Ce sont ses soldats et ses chefs militaires qui, derrière Joffre, apportent ainsi son salut à la France. En même temps ces hommes forgent le destin d'une Europe nouvelle, tout à fait imprévisible quelques mois plus tôt. »*  
(Garreau p. 191).



Detachement d'un regiment de Zouaves, Forêt Domaniale de Laigue, Compiègne Vic sur Aisne, 9-10 septembre 1914 (Nicolas Vasse, Wikimedia Commons)

La III<sup>e</sup> République ne s'y est pas trompée. Quand elle a distribué les bâtons de maréchal, il y en a deux pour la bataille des cent jours, la contre-offensive finale et victorieuse sur le front français : Foch et Fayolle. Il y en a un pour la victoire de Verdun, qui reste à ce jour la plus grande bataille de toute l'histoire, les 302 jours de combat devant Verdun : Pétain. Il y en a eu un pour l'offensive finale sur le front d'Orient, pour la marche de Salonique à Belgrade qui aurait dû continuer sur Budapest, Vienne et Munich : Franchet d'Espèrey. Il y en a eu pour la loyauté de l'empire colonial : Lyautey. Il y en a deux qui auraient dû recevoir le bâton de maréchal, Castelnau pour la défense de Nancy (mais il s'est lancé en politique) et Weygand pour l'offensive des cent jours (mais il a refusé le maréchalat à deux reprises). Mais on a bien créé trois maréchaux pour la seule bataille de la Marne : Joffre, Gallieni et Maunoury.

Qui plus est, cette bataille décisive a illustré la pérennité

des trois règles de base de l'art militaire : l'économie des forces et la concentration des efforts ; la liberté d'action ; l'importance donnée aux forces morales (« moral de l'avant », « moral de l'arrière »). En résumé : Joffre a réalisé l'économie des forces de Belfort à Verdun et la concentration des efforts devant Paris ; il a bénéficié d'une confiance totale de la part du gouvernement ; il a réussi à conserver son calme même au moment des défaites initiales et à faire partager à ses subordonnés et au gouvernement sa certitude de la victoire. Ajoutons la qualité du renseignement.

Toutes les probabilités étaient contre le vainqueur. Mais, à dix reprises consécutives, et contre toute attente, les dés du destin ont joué en leur faveur. Pas un miracle – cela n'aurait pas été suffisant, étant donné la supériorité de l'armée allemande. Dix miracles. *Gesta Dei per Francos* ?

Au grand jeu de la vie et de la mort, le sort a désigné un autre vainqueur que celui qu'on attendait.

À moins que le sort, on ne le forge soi-même.

**Patrick Garreau, 1914. Une Europe se joue sur la Marne, Economica, Paris 2004, 208 pages.**

*Le beau poème d'un certain Charles Péguy, mort au front un cinq septembre 1914.*

---

# Impressions macronesques

écrit par Contributions du Peuple | 2 septembre 2024

La gestuelle très particulière du président français, lors de la finale du dernier Mondial de football, n'a pas laissé insensible notre chroniqueur Denis Pittet. Acteur passionné du sport vaudois et international durant des années, il nous livre son regard sans complaisance sur un moment assez troublant.